

Les écrivains aborigènes... qui sont-ils?

Bernard Assiniwi

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

Liberté aux Indiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60537ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Assiniwi, B. (1991). Les écrivains aborigènes... qui sont-ils? *Liberté*, 33(4-5), 87–93.

BERNARD ASSINIWI

LES ÉCRIVAINS ABORIGÈNES... QUI SONT-ILS?

«Peuples sans littérature écrite, les sauvages d'Amérique ne possédaient que des traditions orales imprécises où souvent la fiction et les superstitions se mêlaient aux souvenirs des événements importants de leurs nations respectives. Leurs organisations politiques étaient simples au point qu'on peut facilement considérer qu'elles étaient inexistantes. Les peuples de l'Amérique, mis à part les Aztèques et les Mayas, étaient donc de véritables primitifs en comparaison des civilisations européennes structurées et organisées.» Cette citation de l'anthropologue britannique Ashley Montague montre bien l'attitude arrogante qui caractérise les sciences de l'homme chez ceux qui ont été les premiers juges de nos cultures. Ce mépris a longtemps inférieurisé les colonisés que nous sommes et nous a placés, pour être remarqués, dans l'obligation de faire comme les Européens ou de mourir dans l'oubli, noyés dans la masse silencieuse des peuples «comparés».

COMPARES! Voilà ce que nous sommes, nous, les premiers habitants du continent. Chaque fois qu'on a voulu nous expliquer, nous montrer, nous raconter, on l'a fait en nous comparant aux autres civilisations et en évoquant les

D'origine crie, Bernard Assiniwi s'est fait connaître dans le grand public par ses recueils de contes et de légendes amérindiennes. En plus d'écrire pour le théâtre, il a fait paraître une Histoire des Indiens du Haut et du Bas-Canada.

différences sur le plan de la technologie, des besoins, des formes de pensée, de la couleur de peau et des valeurs que nous attachions aux choses de la vie courante. Lorsqu'on a voulu parler des philosophies qui animaient les peuples d'ici, on l'a fait en ridiculisant notre façon de voir et la compréhension que nous avions des éléments de notre environnement. Pourtant, quatre cent cinquante-six ans plus tard, il n'existe plus personne qui ose comparer cette philosophie, dite primitive, que nous avons conservée (et qui permet de juger de l'esprit fermé des missionnaires de l'époque). De nos jours, de telles comparaisons inférioriseraient les peuples d'Europe. Les croyances religieuses qui guidaient les pires actions des conquérants avides de richesses nouvelles et de domination humaine seraient à leur tour ridiculisées, même par les colonialistes les plus bornés.

Voyons quelques croyances qui incitaient les nouveaux arrivants à nous catégoriser ainsi. Nos littératures orales nous enseignaient que toute chose était vivante et nous leur accordions un «esprit». Le nouvel arrivant, faisant de nous des païens, en déduisit que «l'esprit» était l'équivalent de Dieu et que nous croyions en de multiples dieux. Après trente-cinq années consacrées à la recherche sur les peuples autochtones de l'Amérique et sans aucune prétention scientifique, il m'apparaît évident que l'esprit dont nos ancêtres dotaient les choses était une reconnaissance de la VIE de ces choses. Donner un esprit à un arbre est lui reconnaître la vie. Le Manitou des arbres est l'esprit des arbres et non le Dieu des arbres. Au nom de cette seule croyance, le jugement comparatif était implacable: la pensée aborigène était inférieure à l'absolutisme religieux des peuples chrétiens.

De nos jours, personne n'ignore la vie des végétaux et la forme d'intelligence qui est nécessaire à la survie des espèces animales, y compris à l'homme primitif. Les autorités religieuses ont pu se demander pendant longtemps si

les sauvages pouvaient être considérés comme des humains et s'ils avaient une âme; aujourd'hui plus personne ne se pose une telle question. Si les peuples d'ici n'avaient pas eu recours à la roue, considérée comme l'invention la plus importante dans la technologie comparative des peuples, c'est qu'ils n'en avaient pas encore eu besoin. Les routes à l'européenne n'existaient pas et leur philosophie demandait de s'adapter à l'environnement plutôt que de le transformer pour satisfaire des besoins créés artificiellement. Quel usage auraient-ils fait d'une roue? Le transport était parfaitement adapté à l'environnement grâce au «wigwass-tchiman» (canot d'écorce) et aux «agims» (raquettes à neige). Les lourdes barques des Européens et les bottes à semelle dure ne correspondaient pas à nos besoins. Il aura fallu plus de cent ans de colonisation pour imposer ici cette lourde technologie. La médecine européenne, encore dans la noirceur de la science (et qui tuait à coup de déficiences vitaminiques avec ses habitudes de viandes salées), ignorait le principe de la vitamine C en hiver alors que les gens d'ici le connaissait bien, tout comme le principe de la quarantaine pour empêcher les épidémies. On oublie trop facilement que la médecine européenne tire sa science du *manuscrit de Badianus*, qui n'est que la transcription latine des connaissances médicales, écrites en langue aztèque, d'un certain Martinus de la Cruz, et que la médecine qu'il propose est d'origine nord-américaine à 90%.

L'histoire perpétue les connaissances et les grands enseignements des civilisations de l'Europe de l'Ouest, en oubliant que la LITTÉRATURE DES AMÉRINDIENS, TOUTE ORALE QU'ELLE FÛT, EXISTE TOUJOURS ET QU'ELLE EST AU MEILLEUR DE SON ÉVOLUTION, PUISQU'ELLE ADAPTE À DES BESOINS NOUVEAUX LES CONNAISSANCES ACQUISES DEPUIS LES JOURS OÙ DOMINAIT L'IGNORANCE DES SAUVAGES. Les connaissances d'hier, transmises oralement, n'ont jamais empêché les connaissances d'aujourd'hui. Et nos façons de voir, de

connaître, d'apprendre et de sentir se sont perpétuées autant oralement que dans les écrits du monde moderne.

La ségrégation de nos littératures

Nous sommes pourtant toujours inférieurs lorsque vient le moment d'obtenir des subsides nous permettant de développer cette nouvelle forme de littérature écrite qui caractérise les besoins modernes. Lorsque nos écrivains autochtones écrivent, ils doivent le faire soit en anglais, soit en français, et lorsqu'ils demandent des bourses pour des projets particuliers, ils sont inexorablement jugés selon les critères des deux cultures blanches, par des gens de ces deux cultures. Lorsqu'ils sont lus, ils le sont surtout par des non-autochtones, et lorsque vient le moment d'accorder des prix littéraires aux écrivains les plus méritants, les autochtones sont jugés selon les critères établis par les deux cultures dominantes, ce qui les exclut presque automatiquement. Comment des non-autochtones pourraient-ils évaluer un travail littéraire aborigène à partir de critères qu'ils minimisent ou qu'ils considèrent inférieurs? Comment des gens formés par les connaissances et les traditions des deux cultures dominantes pourraient-ils évaluer des ouvrages littéraires qui véhiculent des valeurs inconnues d'eux et considérées comme primitives? De tous les prix littéraires de la francophonie, seuls ceux des cités et villes, comme le Prix littéraire de la Ville de Montréal, acceptent les ouvrages des autochtones puisque la seule condition qu'ils posent est d'habiter les lieux. Le prix littéraire de la Société Nationale des Québécois ou celui de la Société Saint-Jean-Baptiste n'est décerné qu'à des patriotes ou à des défenseurs de la culture française, et le Prix David ou le Prix Molson qu'à des écrivains dont les affiliations politiques et sociales sont bien connues. Quant au ministère des Affaires culturelles du Québec, il ne distribue que des «graines» et à des gens qui sont gentils avec les responsables.

En ce qui concerne la section nordique de ce ministère,

c'est le paternalisme qui domine et les promesses se paient aussi cher que les subventions. On distribue par petits lots afin de laisser les écrivains dans le besoin, c'est-à-dire dépendants des graines qu'on sème pour faire taire les plus gueulards. On donne une première subvention en promettant beaucoup, pour ensuite laisser tomber l'organisme subventionné dès qu'on se rend compte qu'en l'aidant il deviendra autonome et prouvera que la culture peut être rentable. Pendant ce temps, la culture stagne, car dans les petits cerveaux colonialistes on confond encore la culture et les manifestations de la culture. Pour eux, la culture c'est la peinture, la littérature écrite à l'européenne, la musique et le chant qui, pour tous les autres peuples de la terre, ne sont que des manifestations de la culture. Pour ces petits cerveaux colonialistes, quand ça vient des groupes autochtones, c'est du folklore. Et cela fait suer les imbéciles, comme l'auteur de ces lignes, qui encouragent l'expression véritable de ce que NOUS CONSIDÉRONS COMME NOS CULTURES.

Cul-de-sac

La littérature autochtone est dans un cul-de-sac. Elle ne peut se développer et satisfaire les besoins de l'édition moderne qu'en étant subventionnée, et ne peut être subventionnée qu'en léchant le c... des fonctionnaires ou en répondant aux critères des non-autochtones qui évaluent les demandes de subvention. Le produit est alors dilué pour répondre au goût des cultures dominantes, et la vérité profonde, celle qui fait ce que nous sommes, agrémentée à la sauce européenne. Alors, les critiques s'amusent à dire que nos cultures s'alignent sur le goût des colonialistes... qui nous ont forcés à être ce que nous sommes. Et les écrivains aborigènes, écœurés de travailler dans une telle vacuité culturelle, cessent de produire ou créent sur demande ou marchandent leur talent, histoire de gagner le pain quotidien. La même histoire se répète dans tous les aspects culturels

autochtones. Seulement quelques personnes croient encore que la corruption des bonzes de la culture québécoise aura une fin. Après trente-cinq ans de combat, celui qui signe cet article sait bien qu'après la génération actuelle de «contrôleurs» des cultures autochtones viendra une autre génération qui lui ressemblera, à moins d'un changement de gouvernement.

La solution

Il existe pourtant une solution à cet état de choses. Il devient impérieux de créer un organisme entièrement administré par des autochtones, aussi bien par ceux qui sont reconnus que par les autres, qu'ils soient métis ou qu'ils habitent hors des réserves. Cet organisme verra à encourager la création véritable de l'expression des cultures aborigènes du pays, francophone et anglophone, et saura fixer des critères reposant sur les valeurs autochtones. Le contenu des manifestations artistiques deviendra ainsi plus important que le contenant et répondra à des définitions propres aux peuples autochtones. Alors, les non-autochtones comprendront peut-être qui nous sommes et cesseront de nous connaître seulement à travers l'uniformité qui plaît aux «bonzes» culturels de nos chers ministères des affaires machin chose et au colonialisme qui nous étouffe. Actuellement, nous sommes très près, nous, aborigènes du Québec, du «refus global» des institutions imposantes et qui nous ont été imposées par une culture qui n'est pas la nôtre. «Refus global» d'avoir à se prostituer pour obtenir des faveurs plutôt que de jouir de la reconnaissance légitime du travail accompli. «Refus global» de devoir appartenir au bon parti politique ou au cercle d'amis influents qui vous vaudra l'honneur d'être fait «Chevalier du Québec» ou «Commandeur de l'Ordre du Gouverneur Général» et assurera la reconnaissance de votre apport à un ensemble de cultures auxquelles les tenants du pouvoir ne comprennent goutte.

«Refus global» d'être un «bon Indien» seulement si vous faites comme les cultures dominantes et uniquement ce qu'elles peuvent comprendre de vous.